

LE CANARD

MONTREAL, 24 MAI 1879.

Dernier Avis.

Nous donnons un dernier avis aux agents retardataires. Si dans huit jours ils ne nous ont pas fait leurs remises nous cesserons de leur expédier le "Canard."

Correspondance de Ladébauche.

En pleine mer, 22 mai 1879.

MON CHER CANARD.

Après avoir quitté la cuisine de Victoire nous avons pris le train de Liverpool où nous attendait "l'estimeur" d'Allan. Attention qu'ils vont vite les chemins de fer en Angleterre ! Sans mentir ils roulent deux fois plus vite que l'express entre Lanoraie et Joliette. Nous avons fait le voyage en cinq heures. Nous avons débarqué Langevin, Joly et moi à Lime street Station. Nous n'avons pas eu le temps de prendre une bouchée à l'hôtel, Adelphi, parce que le navire allait partir de suite. Nous avons justement le temps de nous arrêter au bureau d'émigration où l'on nous vendit des billets de "steerage" à moitié prix. Faut vous dire qu'à bord des "estimeurs" qui traversent la mer on ne fournit pas l'agrès de couchette. Nous fumes obligés d'acheter sur le quai des paillasses, des couvertures de seconde main, un goblet de fer-blanc et notre couvert pour la table.

Au moment où nous mettions le pied sur le "gangway" un messageur apporta à Joly un paquet de dépêches.

Notre ami n'eut pas le temps de les lire. L'Angelus venait de sonner à toutes les églises de la ville. C'était le signal du départ. Les matelots nous crièrent "All aboard" et il fallut nous embarquer sans perdre une seconde.

Le navire commença à tourner sur son "spring," à lâcher son steam" et à virer le nez vers mon beau Canada, mon pays, mes amours, comme l'aurait dit le défunt petit George Cartier. La mer était calme. Nous voguions comme sur un lac d'huile.

Tout alla assez bien jusqu'à la brunante. Mes deux amis s'étaient amusés à jouer au "all four."

Joly avait perdu six parties en "râberre," Langevin lui mangea son jack trois ou quatre fois. Lorsque Joly faisait un point, c'était seulement lorsqu'il avait la basse dans sa main.

Langevin avait de la "luck" car il revirait le "jack" à chaque brasse.

Nous étions dans une grande cabine où il y avait trente lits. Langevin, Joly et moi, nous étions les seuls canadiens à bord ; le reste était composé d'émigrés anglais, écossais, irlandais et norwégiens.



CLOTURE DE LA SESSION.

Johuny monté sur un cheval de sang, saute la clôture avec la Protection. Mousseau sur une vieille rosse canadienne fait la culbute avec son affaire Letellier.

Vers six heures nous avions la fale basse ; il n'y a rien qui donne de l'appétit comme l'air de la mer. Je vous avouerai que le souper que l'on nous servit était loin d'être aussi bon que celui que nous prenions dans la cuisine de Victoire.

A bord du navire pas de waiters pour nous servir nos repas. Chacun est obligé d'aller à la cuisine à son tour pour en remporter la portion de trois de ses compagnons.

Lorsque sonna l'heure du souper nous faillimes avoir entre nous trois une chicane assez sérieuse.

Langevin dit à Joly : Tu parles l'anglais, en "termes," la grammaire devant les yeux. C'est à toi d'aller le premier voir le cook et lui demander ce qu'il nous faut.

Joly répondit : Je ne suis pas ton domestique. Tu peux aller au balais.

Langevin alors m'offrit la commission. Je m'excusai en disant qu'un simple homme de chantier n'aurait pas autant d'influence que des "foremen" comme Langevin et Joly.

La discussion s'échauffa à tel point que nos deux bons canadiens faillirent se créper le toupet.

Je mis fin à leur querelle en leur proposant de tirer à la courte paille.

Joly eut de la "malchance" il fut obligé de se rendre à la cuisine.

Il est bon de vous dire qu'il y a des privilégiés parmi les passagers d'entrepont.

Langevin, Joly et moi nous étions au nombre de ces derniers.

Joly entra dans les honnes grâces du cook, parce qu'il lui avait

offert ses services pour "éplucher" les patates pendant la traversée. Tous les jours il mettait sous sa dent des restes de la table de première classe. Tantôt c'était un bifsteck, tantôt c'était un restant de dinde ou un morceau de gigot.

Langevin obtenait des mêmes faveurs parce qu'il lavait la vaisselle et frottait les couteaux et les cuillers.

Accoutumé à la nourriture des chantiers, je me contentais de mon gros lard et je pouvais me montrer plus indépendant que les autres.

Je sortis un bon matin mon roll de tabac canadien et j'en fis fumer aux matelots. Pour ne pas être en reste de politesse les marins partageaient avec moi leur rhum de la Jamaïque.

Tout alla bien pendant les deux premiers jours.

Dès l'après-midi du troisième la mer devint houleuse. Le vent augmenta, c'était affreux de voir les "roulins."

"L'estimeur" commença à se bercer sur le long et sur le travers.

Langevin fut le premier qui eut le cœur barbouillé. Joly ne tarda pas lui aussi à voir le mal de mer.

Je fus obligé de les soigner. Ça faisait pitié de les voir et ça ne sentait pas la rose dans la cabine.

Je leur donnai un peu de tisane de "savoyanne" et ils parurent un peu soulagés.

Joly, lorsqu'il eut repris un peu de forces, commença à engueuler Langevin :

C'était bien la peine, dit-il, de me faire aller en Angleterre.

LANGVIN.—Cré nichon, qui est-

Ce qui la obligé de traverser la mer, dis, est-ce moi ?

JOLY.—Beau dommage ! C'est toi. Quelle affaire avais-tu par là-bas.

LANGVIN.—Cré tête sèche, tu sais bien que c'est Johnny qui m'a envoyé pour l'affaire à Luc.

JOLY.—Est-ce que l'affaire à Luc te regardait ? N'était-il pas le seul boss de son chantier à Québec ? cré visage de bois blanc.

LANGVIN.—Les gens de ma "gang" prétendent que non. Avait-il le droit de "slaquer" tous les hommes de Boucherville. Dis-donc, espèce de Joachim.

JOLY.—Tiens, Langevin, tu n'as pas besoin de recommencer à me chicaner sur ce sujet ; on ne s'entendra jamais ensemble. Tu t'es rendu auprès de Victoire pour faire passer Luc au bob et tu reviens un doigt dans l'oreille....

LANGVIN.—Tu crois ? Tu seras bien surpris lorsque tu seras arrivé à Québec. Le biscuit de Luc est fait, je ne te dis que ça.

JOLY.—Tu "l'ostines" toujours à répéter ça, tête de pioche. Tiens, trève de discussions. Je m'en vais.

Joly s'éloigna et vint se promener avec moi sur le gaillard d'avant. Après avoir marché pendant quelques minutes il s'assit sur le cabestan et alluma une "cigane" de cinq cents pendant que je "hachais une torquette" de tabac noir pour remplir ma blague.

—Écoute, me dit-il. Je vais te parler en secret, Ladébauche.

J'ai quasiment envie de ne pas retourner à Québec. Ce n'est pas que je craigne que l'on chasse Luc du chantier. J'ai peur de perdre ma place. Les amis de Chapleau vont rire de moi. Je crois que je ferais aussi bien une fois arrivé à Halifax, de me rendre à New-York.

Ou dit que c'est bien amusant par là l'été. J'irais me baigner à Cooney Island.

Je demandai à Joly s'il était sérieux.

—Sérieux, répondit-il. Tu sais que je n'ai pas "frette" aux yeux. Lis ces dépêches que j'ai reçues à Liverpool au moment de m'embarquer.

La première dépêche se lisait comme suit :—

Québec, 21 mai.

Dépêche-toi de revenir.

Apporte du "cash" en masse sur ton emprunt. Les amis "hard up" Elections à St. Hyacinthe et à Chambly. Faut graisser électeurs. Si deux comtés perdus, pouvoir flambé. Vote de Turcotte suffira pas. Faut rester aupouvoir une bonne escousse.

(Signé.) MARCHAND

La deuxième dépêche était rédigée dans les termes suivants :—

Spencer Wood, 22 mai.

Je pourrais bien partir comme un fusil sans plaque. As-tu guéri mon chien de la gourme ? Ton contre-poison fait-il de l'effet ? Le chantier s'ouvre 19 Juin. Chapleau commence à faire son jarre.

Embarque ton butin, "strappe" ta valise et reviens-t-en. Besoin